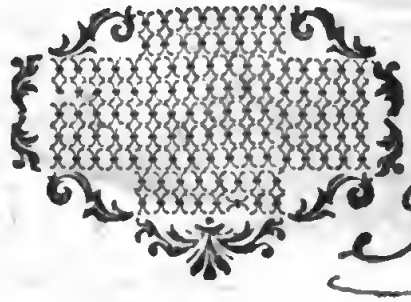
ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

OPERA COMIQUE.

Repréſenté à Verſailles devant LEURS MAJESTÉS le Mercredi 2 Décembre 1761.

Et ci-devant ſur le Théâtre de la Foire Saint Laurent, le Lundi 14 Septembre 1761.

Par M. SEDAINE.



Perrino.

A BESANÇON,

Chez FANTET, Libraire, plus haut que la Place Saint Pierre.

M. DCC. LXV.

Avec Permiſſion.

65934

Noms des Acteurs qui ont repré-ſenté à la Foire Saint Laurent, le 14 Septembre 1761.

M. TUE', Médecin, Tuteur, Amoureux de Life. *M. La Ruette.*

LISE, Amante de Dorval, *Mlle. Neſſel.*

DORVAL, Amant de Liſe, *M. Clairval.*

MARGARITA, Duegne, *Mlle. Deſchamps.*

UN COMMISSAIRE, *M. Audinot.*

UN PORTEFAIX, *M. Parent.*

UN CLERC DE COMMISSAIRE.

LA GARDE.

La Scène eſt à Paris dans une rue.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une rue, une petite maiſon à droite du Théâtre plus avancée que les autres ; au-deſſus de la porte de la maiſon qui ouvre en déhors, il y aura une petite fenêtre.

(*Dorval ſort d'un air inquiet : il tient ſon épée & ſon chapeau comme s'il alloit les mettre. Il rentre dans la maiſon, & les donnne à quelqu'un.*)

DORVAL *ſeul.*

J'Ai vais, je viens, & ils ne ſortent point, & ils ne ſortent point ! ils ne pevent pas tarder. Que de ruſes j'ai employées, que de déguiſemens, ils ne ſortent point, & ne pouvoir encore me fier qu'à moi-même : & ils ne ſortent point ! Ah Ciel !

ARIETTE.

Dieu des Amours,
Si tu dois ton ſecours
A l'Amour le plus tendre
De ceux qu'enflamment tes ardeurs,
De ceux dont tu ſoumets les cœurs,
Qui plus que moi doit y prétendre ?

M'eſt-il poſſible de ne pas aimer
L'objet qui ſçait m'enflammer ?
Sageſſe & beauté,
Eſprit & bonté
Se trouvent enſemble ;
Liſe les raſſemble.
Dieu des Amours, &c.

SCENE II.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL.

DORVAL.

AH ! voici nos perſécuteurs. Quoi Liſe n'eſt pas avec eux ? Ah ! ſi quelque accident... ſi je me croyois... non... ſoyons prudens.

SCENE III.

M. TUE, MARGARITA *miſe en duegne avec un trouſſeau de clefs ; il faut que ſon tablier ait des poches, pour y mettre un livre.*

M. TUE.

L'Avez-vous enfermée dans la chambre ſur le derriere ?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Où eſt la clef ?

MARGARITA.

La voilà.

M. TUE.

Avez-vous fermé l'antichambre ?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

La clef ?

MARGARITA.

La voilà, & voici auſſi celle du bas de l'eſcalier.

M. TUE.

Je parie que vous n'avez pas fermé les contrevents.

MARGARITA.

C'eſt par où j'ai commencé.

M. TUE.

Et les doubles chaſſis ?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Si je pouvois la garder moi-même ! mais mon maudit état de Médecin ...

ARIETTE.

Un Marchand
Dans ſa boutique
Attend
Le chaland,
La pratique.
Il tient là, là, là,
Et ſa femme & ſon or,
Les billets, ſon coffre fort.
Tout eſt là, là, là.
Qui le trompera ?
Tout eſt ſous ſes yeux ;
Tout eſt pour le mieux.
Mais un Médecin ſçavant,
Allant,
Venant,
Trottant,
Courant,
Vit chez autrui,
Jamais chez lui ;
C'eſt une mort :
Encore,
Un Marchand, &c.

SCENE IV.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL *en domeſtique & bégayant.*

MARGARITA.

TEnez, voilà ce domeſtique d'hier au ſoir.

M. TUE.

Que veux-tu, mon garçon?

DORVAL.

Mon'... mon... mon... Monſieur, ve... ve... venez donc, donc vite; ma... ma... ma.

M. TUE.

J'y vais, j'y vais, je ne ſors que pour cela, tu lui diras, que... Bon, il eſt déja bien loin; ce garçon-là fait bien de marcher plus vîte qu'il ne parle.

SCENE V.

M. TUE, MARGARITA.

AH! ſi-tôt mon mariage fait, je compte bien de quitter la Médecine: je ne vivrois pas.

MARGARITA.

Vous vouliez me dire quelque choſe.

M. TUE.

Ah! n'écoute-t-on pas? Non: oh ça, Margarita, je vous ai priſe pour garder ma pupille, qui va être ma femme.

MARGARITA.

C'eſt ce que je diſois.

M. TUE.

Et c'eſt ce qu'il ne faut pas dire; je ne veux pas qu'on croye que je l'épouſe parce qu'elle eſt riche.

MARGARITA.

Monſieur, je vous aſſure.

M. TUE.

Paix; je ſerai, je crois, content de vous. Le Signor Zelotini...

MARGARITA.

Il doit vous avoir témoigné de moi...

M. TUE.

Oui, oui: il dit cependant que vous aimez l'argent.

MARGARITA.

Je l'aime comme on doit l'aimer.

M. TUE.

Il dit auſſi que vous êtes un peu muſarde, que vous vous arrêtez à toutes les portes. Ce ſont ſes termes.

MARGARITA.

Moi, Monſieur!

M. TUE.

Il dit de plus que vous avez fait mourir ſa premiere femme de chagrin; mais cela ne fait rien, pouvu que vous ſoyez exacte.

MARGARITA.

Je vous aſſure, Monſieur.

M. TUL.

Ne m'interrompez pas, j'ai mille choſes dans la tête à vous dire, & cela me brouille. Ah... Liſe n'a-t-elle parlé à perſonne dans le coche?

MARGARITA.

Si, à un jeune homme.

M. TUE.

Tant pis. Comment, comment, un jeune homme?

MARGARITA.

C'eſt le frere d'une Penſionnaire du même Couvent: il nous a quittées à cinq lieues d'ici, & il ne nous a ſeulement pas dit adieu.

M. TUE.

Pas dit adieu! cela ne prouveroit rien: enfin je ne veux plus qu'elle parle à perſonne.

MARGARITA.

Mais à moi.

M. TUE.

Ah, à vous, à moi, à nous enſuite.. je veux... Eh bien, ne voilà-t-il pas que vous regardez ailleurs, au lieu de m'écouter?

MARGARITA.

Moi, point du tout.

M. TUE.

Ecoutez bien.

MARGARITA.

Oui, Monſieur.

M. TUE.

Je veux, faites attention, que lorſqu'elle ſortira, & elle ne ſortira que les Dimanches & Fêtes, ainſi qu'aujourd'hui; je veux qu'elle aille toujours devant elle, jamais de côté, le voile baiſſé, les mains ſous ſon mantelet ou dans ſes poches. Quand elle les aura là, elle ne les aura pas ailleurs. Quand une main donne une Lettre, c'eſt une main qui la reçoit.

MARGARITA.

C'eſt vrai.

M. TUE.

Je veux, prenez-y bien garde, je veux qu'elle ſoit toujours devant vous à votre main droite, à la diſtance de votre bras, afin que vous puiſſiez l'arrêter ſi elle va trop vîte. Ne vous laiſſez jamais couper par un caroſſe; quand il en paſſe un, faites lui tourner le viſage vers la muraille: elle n'a que faire d'eſpionner ce qui ſe paſſe dans les caroſſes.

MARGARITA.

Oui, Monſieur: eſt-ce tout?

M. TUE.

Tout? vous n'y êtes pas. Tenez, voici un Livre que j'ai

acheté à Florence, à la ſucceſſion d'un Portugais : c'eſt un Livre qui... ah ! un Livre d'or.

MARGARITA.

Eſt-ce pour elle ?

M. TUE.

Non, c'eſt pour vous.

MARGARITA.

Pour moi ?

M. TUE.

Oui, pour vous; je veux que vous le liſiez, & que vous vous inſtruiſiez comment il faut garder une fille. Liſez, liſez.

MARGARITA.

Je ſçais, Monſieur, tout ce qu'il faut ſçavoir... pour....

M. TUE.

Liſez, liſez, je n'ai pas mes lunettes.

MARGARITA, *tirant ſes lunettes.*

Donnez; voyons donc... voyons donc ce beau Livre.

M. TUE.

Ne ſont-ce pas là mes lunettes ?

MARGRITA.

Vous avez laiſſé les vôtres ſur la chaiſe auprès de Liſe.

M. TUE.

Liſez donc.

MARGARITA.

Com.... Compendium Cythereum. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. TUE.

C'eſt comme qui diroit.... Au reſte le titre n'y fait rien. Paſſez l'introduction, la préface, l'avis au Lecteur.... là, là.

MARGARITA.

Chapitre premier. Des boiſſons, potions, lotions, & alimens propres : alimens propres.

M. TUE.

Oui, alimens propres; allez toujours.

MARGARITA.

Alimens propres à ſubſtanter la vertu, & à corroborer la ſageſſe, la ſage nature ayant produit des herbes qui....

M. TUE.

Enſuite : enſuite, liſez les titres ſeulement.

MARGARITA.

Chapitre deux. Des haha... Des haha !..

M. TUE.

Oui, des haha.

MARGARITA.

Comme coëffes, cocluchons, mantelets, corps, piéces de corps, corcets, mouchoirs, doubles mouchoirs, triples mouchoirs.

M. TUE.

M. TUE.

Je veux qu'elle mette de tout cela ; le détail ſuit, après Chapitre troiſiéme.

MARGARITA.

Chapitre troiſiéme. Des interdictions, comme encre, plumes, papiers, lectures. Ah ! Monſieur, il faudroit pourtant lui laiſſer un livre ou deux pour ſe récréer.

M. TUE.

Vous avez raiſon, je lui chercherai dans ma bibliothéque les récréations mathématiques.

MARGARITA.

Chapitre quatriéme. Des trois cens trente-trois manieres de donner une Lettre, & d'en rendre la réponſe.

M. TUE.

Ah ! c'eſt bon cela, faites-y attention : enſuite.

MARGARITA.

Les ſoliloques d'une fille qui s'ennuie, avec le réſultat : » Il y a quelque choſe à la marge ! » Sçachez, Docteur, » que les inconſéquences du cœur mettent tôt ou tard en défaut » les conſéquences de l'eſprit.

M. TUE.

Ah ! paſſez, paſſez. C'eſt une mauvaiſe réflexion d'un jeune Docteur en Droit. Cela n'eſt-il pas rayé.

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Après.

MARGARITA.

Les milles & une phraſes différentes qui ne demandent que la même choſe.

M. TUE.

Comme il n'y aura que moi qui lui parlerai, ce Chapitre eſt inutile.

MARGARITA.

Les douze maximes ſur les Entremetteurs, comme Maître de Muſique, Maître de Danſe, Tailleurs, Tailleuſes, Coëffeuſes ; Brodeuſes, Marchandes de Modes, Ouvriers en Robe, Ouvrieres en Linges, Ouvriers en... &c.

M. TUE.

Cela a été mis ſur des airs : dites-moi le premier mot.

MARGARITA.

Un Chanteur.

M. TUE.

Ah !

ARIETTE.

AIR :

Un Chanteur n'eſt pas un Caton,
Il n'eſt pas d'emploi qui l'étonne;
Quand l'Ecolier entend le ton,
Alors ſa conduite détonne.
Pour obliger tout favori,
Toute ouvriere ourdit la trame.
Qui cache aux yeux l'Amant chéri;
Et la Coëffeuſe de la femme,
Ne ſert qu'à coëffer le Mari.

MARGARITA.

Ah ! Monſieur, Liſe eſt ſi ſimple : à quoi cela ſert-il ?... Liſe eſt d'une ſimplicité....

M. TUE.

Ne vous y fiez pas, il faut toujours ſupoſer aux jeunes filles trois fois plus d'eſprit qu'elles n'en montrent. Donnez-moi cela.

(*M. Tue prend & feuillette un Livre, en ſe ſervant des lunettes de Margarita.*

MARGARITA.

ARIETTE.

Me prenez-vous pour une buſe.
Il n'eſt, Monſieur, aucune ruſe
Dont fille ſçache uſer,
Qui puiſſe m'abuſer.
Je ſuis native de Raguſe,
Et j'arrive de Syracuſe.
En vain fillette voudroit eſſayer
D'employer
Adreſſe
Fineſſe,
Soupleſſe,
Simpleſſe,
Les pleurs;
Les douleurs;
Les humeurs,
Les vapeurs,
Rien ne peut me toucher;
Je ſuis dur comme un rocher;
Je ſuis native de Raguſe,
Et j'arrive de Syracuſe.

SCENE VI.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL.

DORVAL (*habillé en captif, une chaîne au bras, une longue barbe blanche, un manteau & une guitarre.*)

Vieille abominable! écoutons.

M. TUE.

Je vous crois, mais on ne ſçauroit avoir trop de précaution: allez la chercher avant qu'il y ait plus de monde dans la rue. Qu'eſt-ce que vous faites là? Qu'eſt-ce que vous demandez?

DORVAL.

Mon charitable Gentilhomme.

M. TUE.

Laiſſez-moi.

DORVAL.

Ma bonne Dame, ma vertueuſe Princeſſe.

M. TUE.

Vous lui... vous lui... Je ne ſçais plus ce que je voulois dire: diable ſoit de l'homme.

MARGARITA.

Laiſſez-nous donc en repos.

M. TUE.

Conduiſez-là au petit Couvent, & vous la ramenerez ſi-tôt après...

TRIO.

M. TUE.

Laiſſez-nous donc en liberté;
Nous n'avons rien, en vérité.

DORVAL.

Pauvre petite charité,
Un vieillard dans l'adverſité,
Je ſors de la captivité,
Soulagez donc ma pauvreté;
Mon Gentilhomme, en vérité,
Ma noble Dame, en vérité,
Je languis dans la pauvreté,

MARGARITA.

La liberté, la liberté,
Ah! Ciel, qu'on eſt perſécuté!
En vérité, en vérité,
La liberté;

M. TUE. Enfin, pour ne vous rien céler. Êtes-vous là pour écouter !

DORVAL. Pauvre petite, &c.

MARGARITA. J'écoute, vous pouvez parler. Hé, pourquoi nous persécuter ?

M. TUE.

Donnez-lui donc quelque chose, & qu'il s'en aille.

MARGARITA.

Tenez, voilà deux liards.

M. TUE.

Il y en a un pour elle & un pour moi.

DORVAL.

Que la rosée du Ciel, & que la graisse de la terre...

M. TUE.

Hé, laissez-nous. Ah, le voilà parti, enfin.... Enfin je ne sçai plus où j'en étois, cet homme m'a tout étourdi. Allez chercher Lise : je vais à cette consultation. Ah !... (*Il revient sur ses pas, & dit :*) Je reviendrai.

DORVAL.

Ah ! noble Dame, vertueuse Princesse.

MARGARITA.

Adieu, bon homme, adieu.

SCENE VII.

DORVAL, *seul.*

ARIETTE.

JE vais te voir, charmante Lise,
Mes yeux vont rencontrer les tiens ;
Craignons que leur vive surprise
Ne nuise
A nos tendres liens,
Sous une feinte indifférence,
Cachons, s'il se peut, nos ardeurs ;
Trop animées par l'espérance,
Gardons-nous de trahir nos cœurs.
Je vais te voir, charmante Lise,
Mes yeux vont rencontrer les tiens ;
Craignez que leur vive surprise
Ne nuise
A nos tendres liens.

(*Il exprime ici, en se retirant, tout le plaisir qu'il a à la voir.*)

SCENE VIII.

LISE, MARGARITA, DORVAL.

LISE.

AH! ma bonne! ah que c'eſt beau les rues!

MARGARITA,

Oui, cette rue-ci eſt belle.

LISE.

J'y reſpire un air plus pur, plus frais, plus doux. Ah..,

MARGARITA.

Quoi?

LISE.

Ah! ma bonne, mes genoux tremblent ſous moi.

MARGARITA.

C'eſt le grand air.

LISE.

Arrêtons ici un inſtant.

MARGARITA.

Je le veux bien, il ne paſſe perſonne.

LISE.

Ma bonne, pourquoi donc toute cette contrainte?

MARGARITA.

Votre Tuteur a ſes raiſons.

LISE.

Eſt-ce pour ſe faire aimer?

MARGARITA.

Non; mais afin qu'on ne vous aime pas.

LISE.

Ah! ſi on m'aimoit, ſi j'aimois, je ſerois comme une Penſionnaire de mon Couvent.

MARGARITA.

Comment faiſoit-elle?

LISE.

Voilà ce qu'elle chantoit.

ARIETTE

Juſques duns la moindre choſe;
Je vois mon amour empreint:
Quand j'éparpille une roſe,
Dans chaque feuille il eſt peint.

Je le vois dans le nuage
Que l'air promene à ſon gré!
Pour moi tout eſt ſon image;
Mon cœur en a ſoupiré.

Si je brode quelque ouvrage,
Dans le deſſein nuancé
Je vois ſes traits, ſon viſage
Sur le canevas tracé.

Si je lis, à chaque page
Son nom me ſemble placé;
Par l'écho du voiſinage
Il eſt toujours prononcé.

Qu'un ſon frape mon oreille,
J'écoute... & dans tous mes ſens
Mon ame qui toujours veille,
Croit entendre ſes accens.

Ces accens, ce ton ſi tendre,
Ce ſon de voix enchanteur,
Ces accens qui font entendre
Tout ce qui flatte mon cœur.

MARGARITA.

Vous vous moquez de moi, on n'aprend point de pareilles choſes dans les Couvens.

DORVAL.

Ma noble Dame.

MARGARITA.

Que voulez-vous? Je vous ai donné tantôt.

DORVAL.

Je le ſçais, c'eſt vous qui avez honoré ma profonde miſere des précieux tréſors de votre bienfaiſance.

MARGARITA.

Hé bien, que demandez-vous?

DORVAL.

Les ronces de la pauvreté n'ont pas étouffé en moi les reſpectables ſemences de l'honneur.

MARGARITA.

Cela peut-être: après?

DORVAL.

En tirant votre bourſe, vous avez laiſſé tomber....

MARGARITA.

Moi, je ne crois pas.

DORVAL.

Voilà que j'ai trouvé à cette même place.

MARGARITA

C'eſt un louis d'or: ah! oui, c'eſt moi.

LISE.

Ma bonne, vous devriez lui donner quelque choſe.

MARGARITA.

Vous avez raiſon.

LISE.

Ma bonne.

MARGARITA,

Quoi ?

LISE.

Voulez-vous me permettre de parler à ce pauvre ?

MARGARITA.

Oui, il ne faut pas le mépriſer. (*Elle fouille dans ſa poche.*)

LISE.

Pourquoi portez-vous cette chaîne au tour de votre bras ?

DORVAL.

J'ai été captif à Maroc.... Ah ! Liſe.

LISE.

Ah ! Dorval.

MARGARITA.

Tenez, Monſieur le Captif.

DORVAL.

Me voilà, ma bonne Dame.

MARGARITA.

Voilà quatre ſols que je vous donne, une piéce de dix-huit deniers, un petit ſol, & cinq liards, cela fait bien quatre ſols ; car ces petits ſols-là ont valu cinq liards

DORVAL.

ARIETTE.

Objet divin, femme féconde
En beautés,
Source d'eſprit, ſource profonde
De clartés.
Que la richeſſe Orientale
Sur vos habits
Prodigue tout ce qu'elle étale
De rubis.

LISE.

Ah ! ma bonne, le beau ſouhait !

MARGARITA.

Oui, il eſt beau.

DORVAL.

Quoi ! vous m'avez donné quatre ſols ; car ces petits ſols là ont valu cinq liards, Ah ! pour vous marquer ma reconnoiſſance, je veux vous dire les chanſons ſublimes du Mamamouchi ſur le... Stran de Capadoce ; ce qui a fondu ſon cœur comme les neiges du mont Emma, & m'a fait éviter les plus horribles ſuplices.

LISE.

Ah ! ma bonne, écoutons-le : j'aime les pauvres, moi

MARGARITA.

Serez-vous long-tems ?

DORVAL.

Non, Madame.

MARGARITA.

Je veux bien vous donner ce petit divertiſſement.

LISE.

Je vous remercie

MARGARITA.

Un louis de vingt-quatre livres, & puis dix-huit livres, ſont quarante-deux livres, quarante-deux livres, dites toujours.

DORVAL *d'un ton d'Opérateur.*

Je fus amené devant le Mulphti & le Cady : le Mulphti étoit là, là, là, là, & le Cady, ici, oui, ici, bien ; j'avois les pieds & les mains liées avec des cordes de fil d'archal, montées ſur des pointes de fer trempées dans de la cigue ; imaginez ce que c'eſt. Je demandai ma guitarre ; ce n'étoit pas celle-là, c'étoit une autre : on me détacha les pieds, on me détacha les mains ; je m'aprochai du Mulphti qui étoit ici ; vous êtes le Mulphti, ma bonne Dame. MARGARITA.

Oui.

DORVAL.

Je m'inclinai, & je dis :

Harſeïnam robek milon ſemur :

Enſuite du Cady qui étoit là :

Harſeïnam robek milon ſemur.

MARGARITA.

Bon homme, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

DORVAL.

Que ma divinité ne cotoye que ſa droite. *bis.*

LISE.

Ne cotoye que ſa droite.

DORVAL.

Oui, Madame : ſtyle Oriental fait pour nous. Je prélude.

ARIETTE.

Aladdin,
Fils de Noraddin,
Un jour entra dans ſon jardin,
à Margarita. Harſeïnam robek milon ſemur.
à Liſe. En revenant paſſez le long du mur,
à Margarita. Harſeïnam robek milon ſemur.

O ma tant douce colombelle,
Répons, répons à la voix qui t'apelle ;
Sans toi, je ne ſçais que gémir :
Sans toi, je n'ai plus qu'à mourir.

Soit que le ſoleil ſe leve,
Soit qu'il acheve ſon cours,
Mon cœur n'a ni paix, ni trêve ;
Hélas ! hélas ! il ſe plaint toujours.

Aladdin,
Fils de Noraddin;
Mit un jour le ſabre à la main.

MARGARITA.

Ah! voilà la cloche qui ſonne, pourvu que ce ne ſoit pas le dernier coup. Adieu, bon homme, adieu. Il eſt honnête homme, quoique vieux.

LISE.

Adieu, Monſieur le Captif.

DORVAL.

Adieu, ma bonne Dame: adieu, ma chere Demoiſelle Margarita. ~~DORVAL.~~
Allez donc vîte à préſent.

SCENE IX.

DORVAL *ſeul.*

ARIETTE.

AMour acheve ton ouvrage;
Ramene Liſe dans ces lieux;
Sur mes efforts jette un nuage
Qui les dérobe à tous les yeux;
Amour, acheve ton ouvrage.
Quoi toujours,
Quoi ſans ceſſe
Ma tendreſſe
Auroit ſon cours!
Quoi ſes charmes,
Sans allarmes,
Seroient à moi pour toujours!
Amour acheve ton ouvrage, &c.

Ah! je ſuis perdu, les voilà déja de retour.

SCENE X.

LISE, MARGARITA.

MARGARITA.

CE bon homme nous a amuſées, nous arrivons trop tard; je ſuis d'une colere.... Auſſi c'eſt vous: je ſuis trop indulgente; j'ai voulu vous donner un petit divertiſſement.

LISE.

Ma bonne, je vous en demande excuſe. (*à part.*) Il n'y eſt plus!

MARGARITA.

Ah ! je vous menerai par un chemin . . . Faut-il vous le dire mille fois de coloyer les maiſons ? Vous êtes toujours dans le milieu de la rue.

LISE.

Ma bonne ! (*à part.*) Où eſt-il ?

MARGARITA.

Pour qu'on prenne garde à vous, aparemment . . . .

LISE.

Ma bonne, vous avez raiſon. (*à part.*) Ah ! je ne le vois pas.

MARGARITTA.

ARIETTE.

Toute fille honnête
Doit baiſſer la tête,
Sans lever les yeux ;
Un air ſérieux,
La marche poſée ;
Toujours diſpoſée
A régler ſes pas
Sur ſa Gouvernante :
On ne marche pas
Comme une imprudente.

Mais, vous, vous . . . vous retournez.
Vous levez le nez,
Et vous regardez,
Et vous minaudez.
S'il paſſe un muguet,
L'orgueil eſt au guet,
Votre air inquiet
Fait qu'il vous regarde,
Et vous prenez garde
S'il en prend ſouci :
Et vous marchez ainſi.
Toute fille honnête, &c.

LISE.

ARIETTE.

Ah ! ma bonne,
Que votre bonté me pardonne :
Vous obéir,
Eſt mon deſir ;
Mais, mais, oh Ciel ! je ne le vois pas ;
Que faire ! hélas ! hélas,
Oui, ma bonne, &c.

MARGARITA.

Voilà bien des raiſons ; allons, marchez. Ne voilà-t-il pas encore que vous courez ? allez le long des maiſons : arrêtez donc,

SCENE XI.

MARGARITA, LISE, DORVAL *en vieille.*

DORVAL, *jette par la fenêtre une boëte de poudre sur Liſe ; & après l'avoir jetté, il dit :*

GAre, gare, gare, donc.

MARGARITA.

Ah, Dieux !

LISE.

Ah ! ma Bonne.

MARGARITA.

C'eſt de cette fenêtre-là, c'eſt de cette fenêtre ; elle eſt encore ouverte.

LISE.

Oui, ma Bonne, c'eſt de cette fenêtre : je crois voir quelqu'un.

MARGARITA.

Ah ! comme vous voilà faite !

LISE.

Comme me voilà !

MARGARITA.

Vîte, vîte, un Commiſſaire.

LISE.

Ah ! ma Bonne, où vais-je me mettre ? Frapons à la porte.

MARGARITA.

On l'ouvre.

DORVAL.

Ah ! grands Dieux ! ah ! grands Dieux ! Madame, je me jette à vos genoux.

MARGARITA.

Je vais vous faire de belles affaires.

DORVAL.

Ma bonne Dame, ma chere Demoiſelle, (*bis.*) je ſuis au déſeſpoir.

MARGARITA.

Comment, ne pas dire gare !

DORVAL.

J'ai tort, pardonnez-moi ; je me jette à vos pieds.

LISE.

Pardonnez-lui, ma Bonne ; elle me fait pitié ; levez-vous.

DORVAL, *ſe leve en baiſant la main de Liſe.*

Il n'y a qu'à eſſuyer.

MARGARITA.

Vous étalez encore d'avantage.

DORVAL.

Meſdames, entrez chez-moi, je payerai tout: prêtez-moi les cleſs de chez-vous.

MARGARITA.

Pourquoi faire mes cleſs?

DORVAL.

Pour chercher d'autres hardes. Oui, vos cleſs.

MARGARITA.

Mes cleſs?

DORVAL.

Oui, vos cleſs.

LISE.

Ma Bonne, donnez-lui vos cleſs.

MARGARITA.

Non: venez, courons.

DORVAL.

Tout le monde dans le marché criera après elle.

LISE.

Tout le monde criera après moi!

MARGARITA.

Tout le monde crieroit après elle: je ſçavois bien qu'il nous arriveroit quelque malheur.

DORVAL.

Entrez toutes les deux chez moi; je demeure tout ſeul, oui, toute ſeule; & vous me donnerez vos cleſs.

LISE.

Vos cleſs.

MARGARITA.

Vous ne ſçavez ſeulement pas où je demeure.

DORVAL.

Vous êtes cette vertueuſe Dame qui demeure par-delà le marché chez cet honnête Médecin.

MARGARITA.

Vous le connoiſſez donc?

DORVAL.

Il m'a ſauvé trois fois la vie.

MARGARITA.

Mais, ne pas dire gare!

DORVAL.

Hé, vous avez raiſon. Entrez chez moi. Vos cleſs!

MARGARITA.

Non, j'y cours.

DORVAL.

Que vous êtes bonne!

MARGARITA.

Reſtez-là, vous, baiſſez votre voile; & vous bonne femme, ne la quittez pas.

DORVAL.

Ah! de ma vie.

MARGARITA.

Gardez-la bien.

DORVAL.

Comme la prunelle de mes yeux.

MARGARITA.

Ne la laiſſez parler à perſonne.

DORVAL.

Parler à quelqu'un!

LISE.

Allez donc, ma Bonne: vous ſeriez déja revenue.

DORVAL.

Ah, Liſe! (*Ils baiſſent la tête.*)

LISE.

Ah, Dorval!

MARGARITA.

S'il vient quelqu'un autour de vous, faites-la entrer. Non; reſtez: mais ne pas dire gare!

DORVAL.

Ah! vous avez raiſon. Votre Bonne eſt le Panthéon des graces, & le Parangon des vertus.

SCENE XII.

DORVAL, LISE.

DORVAL.

Quittons, Liſe, quittons ces lieux,
Uſons des inſtans précieux
Que la fortune enfin nous laiſſe.

LISE.

Non, Dorval, reſtons dans ces lieux,
Je crains ces inſtans précieux:
Je vois trop toute ma foibleſſe.

DORVAL.

Quoi, Liſe, vous héſiteriez!
Quoi, Liſe, vous réſiſteriez!

LISE.

Oui, Dorval, je dois héſiter;
Oui, Dorval, je dois réſiſter.

DORVAL.

Sçavez-vous que rien ne répare
Ce moment-ci? S'il vous ſépare,
Il nous ſépare pour jamais.

LISE.

Je ſçais bien que rien ne répare
Ce moment-ci, s'il nous ſépare :
Mais qu'il prépare de regrets !

DORVAL.

Des regrets ? Quand l'Hymen dès demain
Vous donne ma main.

LISE.

Ah ! ſi je croyois que l'hymen dès demain
Vous donnât ma main !

DORVAL.

Votre bonheur doit faire ma gloire.

LISE.

C'eſt lui qui doit ſerrer nos nœuds.

DORVAL.

Que je ſerois vil à mes yeux,
Si j'abuſois de la victoire
Que promet cet inſtant heureux !
Votre bonheur, &c.

DUO.

LISE.	DORVAL.
Oui, Dorval, je me fie à vous ;	
C'eſt à l'hymen que je me livre ;	
C'eſt mon époux que je vais ſuivre.	Tu vas ſuivre Ton époux.
Mon époux doit-il me ſurprendre ?	Ton époux peut-il te ſurprendre ?
Doit-il aprendre A mon cœur A perdre l'honneur ?	Peut-il aprendre A ton cœur A perdre l'honneur ?

SCENE XIII.

LISE, DORVAL, M. TUTEUR.

DORVAL.

QU'aperçois-je, Liſe ? O ciel ! voilà le Tuteur. Liſe, vous m'aimez, & je ſuis au déſeſpoir, je ne me connois plus, que faut-il que je faſſe ? LISE.

Ah ? ce qu'il vous plaira.

DORVAL.

Allons, Mademoiſelle, marchez devant moi : jour de ma vie ! je vous aprendrai à ſortir ſans permiſſion : ſi je vous quitte d'un inſtant à préſent ...

M. TUE.

C'eſt bien, c'eſt bien, voilà comme il faut les mener, elle m'a l'air d'une maîtreſſe femme, elle aura laiſſé un inſtant la porte ouverte : la petite perſonne étoit déja dans la rue. Voilà bien les filles.

SCENE XIV.

M. TUE, *ſeul.*

ARIETTE.

UNe fille eſt un oiſeau
Qui ſemble aimer l'eſclavage,
Et ne chérir que la cage
Qui lui ſervit de berceau.

Sa gaieté, ſon badinage,
Ses careſſes, ſon ramage,
Font croire que tout l'engage
Dans un ſéjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Zeſte, on la voit diſparoître,
Pour ne revenir jamais.

A mon âge on n'eſt pas dupe:
Le ſexe qui porte jupe,
Ne ſçauroit nous abuſer:
C'eſt en vain qu'il veut ruſer
Contre une tête un peu ſage;
Nous ſçavons trop qu'à cet âge,
Une fille eſt un oiſeau, &c.

SCENE XV.

MARGARITA, M. TUE.

MARGARITA.

AH! Monſieur, vous voilà? Je ſuis eſſoufflée.

M. TUE.

D'où venez-vous? Où allez-vous! Que fait Liſe?

MARGARITA.

Ah! Monſieur, il nous eſt arrivé; je vais vous conter...

M. TUE.

Qu'eſt-ce que vous avez là?

MARGARITA.

Des hardes.

M. TUE.

Pour qui?

MARGARITA.

Pour Liſe.

M. TUE.

Pour Liſe ? Où eſt-elle ? Où eſt-elle ?

MARGARITA.

Dans cette maiſon.

M. TUE.

Dans cette maiſon, dans cette maiſon ?

MARGARITA.

On nous a jetté....

M. TUE.

Comment ? Ah ! coquine, je vais t'aſſommer.

MARGARITA.

Mais, Monſieur, il n'y a qu'à fraper à la porte.

M. TUE.

Frape donc, frape donc; mais voyez cette miſerable.

DUO.

MARGARITA.

Ouvrez, s'il vous plaît, ouvrez donc,
Madame, la porte :
C'eſt moi qui vous porte
Robes & jupons.
Monſieur, hélas !
Non, ce n'eſt pas.
Oui ; croyez-moi
En bonne foi.

Ouvrez ; &c.

M. TUE.

Ouvrez, ouvrez donc.
Au guet, au feu.
Morbleu.
Frapons, frapons.

Maudite ſorciére,
Je veux te payer :
Oui, dans la riviere
De mes mains je veux te noyer.

(Ici il paroît une Revendeuſe & un Porte-faix qui crient au feu, & forment le Quatuor.)

SCENE XVI.

LE COMMISSAIRE, MARGARITA, M. TUE, LE COMMISSAIRE, *ſuivi d'un Clerc & d'un Recors.*

M. TUE.

AH ! voilà le Commiſſaire. Ah ! Monſieur le Commiſſaire.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien ! de quoi s'agit-il ?

MARGARITA.

Ah ! Monſieur.

M. TUE.

M. TUE.

C'eſt affreux, c'eſt abominable : un meurtre, un vol, un rapt.

LE COMMISSAIRE.

Cela paroît ſérieux.

MARGARITA.

Cela crie vengeance.

M. TUE.

A l'inſtant, Monſieur le Commiſſaire.

MARGARITA.

Oui, Monſieur le Commiſſaire.

M. TUE.

Ma Pupille, une jeune perſonne....

MARGARITA.

Je paſſois avec elle.

M. TUE.

On l'a enlevée.

MARGARITA.

Une corbeille d'ordures.

M. TUE.

Un ſcélérat, ſans doute.

MARGARITA.

A été jetté ſur elle.

M. TUE.

Dans cette maiſon.

MARGARITA.

Elle en eſt toute abymée.

LE COMMISSAIRE.

Quoi! cette corbeille.

M. TUE.

Elle n'a que ſeize ans.

LE COMMISSAIRE.

Cette corbeille!

MARGARITA.

La vieille qu'elle eſt, eſt venue en pleurant.

LE COMMISSAIRE.

Je n'entends rien à tout ce que vous dites. Remettez-vous, remettez-vous.

M. TUE.

Hé! je n'ai pas le tems de me remettre. Pendant ce tems-là, Monſieur le Commiſſaire, pendant ce tems-là... Ah! Monſieur.... ah! maudite coquine... envoyez toujours chercher le guet: trois brigades.

LE COMMISSAIRE.

Va vîte chercher la Garde.

M. TUE.

Il n'y a plus ni mœurs, ni loi, ni police : tout eſt bouleverſé

dans le Royaume, ſi on ne met pas le feu à la maiſon.

MARGARITA.

Voilà les hardes, Monſieur le Commiſſaire.

LE COMMISSAIRE.

Les hardes volées?

M. TUE.

Te tairas-tu... vieille... vieille Syracuſe? Vous me connoiſſez, Monſieur; j'ai l'honneur d'être connu de vous.

LE COMMISSAIRE.

Oui, vous êtes Monſieur Tue, Docteur en Médecine.

M. TUE.

Je ſuis tuteur de Liſe, fille de Pimbroch, ce fameux Négociant.

LE COMMISSAIRE.

Je le ſçais.

M. TUE.

Ah! vous le ſçavez! je vous dis donc la vérité. Elle a cinquante mille écus de bon bien.

MARGARITA.

Je vous aſſure, Monſieur Tue, que je l'ai gardée, comme il faut mourir un jour.

M. TUE.

Tais-toi, tais-toi: ſans le reſpect, ſans la préſence...

LE COMMISSAIRE.

Taiſez-vous, ma bonne.

M. TUE.

On l'a enlevée; elle eſt dans cette maiſon. Dis donc, dis donc, dans cette maiſon? Elle ne parlera pas à préſent.

MARGARITA.

Oui, dans celle-là.

LE COMMISSAIRE.

Ah! voilà la Garde. (*La Garde arrive.*)

M. TUE.

Arrêtez-moi d'abord cette coquine; il faut qu'elle ſoit pendue. La porte d'abord... Tu ſera pendue, coquine... Enfoncez, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

Doucement, doucement: frapons. Ouvrez de la part du Roi

M. TUE.

Hé! ne croyez-vous pas qu'ils ſongent à nous ouvrir? Enfoncez, morbleu, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

Non, il faudroit un Référé devant le Magiſtrat.

M. TUE.

Un Référé, un Référé! pendant qu'on m'aſſaſſine. Je prends tout ſur moi.

LE COMMISSAIRE.

Jettez la porte en dedans.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

DORVAL, *ſort l'épée à la main ; la Garde recule.*

MOrbleu, vous n'entrerez qu'après m'avoir ôté la vie.

M. TUE.

Tuez, tuez.

MARGARITA.

Ah! un homme?

LE COMMISSAIRE.

Quoi! c'eſt Monſieur Dorval!

DORVAL.

Oui, c'eſt moi. Ah! c'eſt vous, Monſieur.

LE COMMISSAIRE.

Ne craignez nulle violence : aprochez, expliquez-vous.

M. TUE.

Vous le connoiſſez! c'eſt un ſcélérat.

DORVAL.

C'eſt ſur votre parole.... (*Comme la Garde fait un mouvement, il ſe remet en garde.*) N'avancez pas, morbleu, ou je....

LE COMMISSAIRE, *à la Garde.*

Retirez-vous, vous autres.

M. TUE.

Quoi! vous renvoyez la Garde!

LE COMMISSAIRE.

Il n'en eſt pas beſoin.

M. TUE.

Je vais moi....

DORVAL.

Si vous avancez....

M. TUE.

Je reſte, je reſte.

LE COMMISSAIRE.

Que veut dire ceci, Monſieur?

DORVAL.

La Pupille de Monſieur eſt dans cette maiſon : nous nous aimons, & rien que la mort ne peut nous ſéparer.

M. TUE.

Je n'entends pas ça. Maudite femme!

MARGARITA.

Hé! mais, Monſieur....

LE COMMISSAIRE.

Il me paroit, Monſieur Dorval, que vous vous y êtes

mal pris. Si vous vous étiez nommé, Monſieur a trop de raiſon pour ne pas conſentir à un mariage avantageux.... Amenez la pupille, je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne lui ſera fait nulle eſpece de violence.

DORVAL.

Si vous me trompiez!

LE COMMISSAIRE.

Ne craignez pas.

SCENE XVIII.

M. TUE, MARGARITA, LE COMMISSAIRE.

M. TUE.

QU'il me la rende telle qu'elle eſt.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur Tue, un peu de réflexion; & je ne doute pas que vous ne conſentiez à ce mariage. Dorval eſt riche, il eſt de famille, il eſt de la plus belle eſpérance, & vous avez connu ſon pere.

M. TUE.

C'eſt vrai: mais qu'eſt-ce que cela me fait?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous quelque raiſon?

M. TUE.

Mille.

LE COMMISSAIRE.

Dites m'en une.

M. TUE.

Je ne veux pas.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne voudriez peut-être pas épouſer cette jeune perſonne?

MARGARITA.

Je vous aſſure que je ne lui ai pas dit.

M. TUE.

Tais-toi, bavarde; tais-toi.

LE COMMISSAIRE.

Vous ſeriez la fable de la Ville.

M. TUE.

Qu'importe?

SCENE DERNIERE.

LES CINQ PERSONNAGES.

LE COMMISSAIRE.

LEs voici. Venez, Mademoiſelle. Monſieur votre Tuteur eſt le plus raiſonnable des hommes. Il conſent à vous unir.

QUINQUE,

DORVAL.
La voilà ; mais
ne me trompez pas.
Quoi ! vous ne
voulez pas ?
Je me moque de
votre aveu,
Morbleu ;
Je veux vous faire
Voir beau jeu.
Levez-vous,
Levez-vous.

LISE.
Mon cher Tuteur,
Mon protecteur,
Je ſuis à vos genoux.
Ah ! qu'il ſoit
Mon Epoux.

M. TUE.
Ah ! ah ! je vous
tiens-là ;
Ah ! vous voilà ?
Je ne veux pas ;
c'eſt inutile.
Un mot en vaut
mille.
Je ne veux pas,
Je ne veux pas.

QUINQUE.

LE COMMISSAIRE.
Monſieur,
De la douceur ;
En conſcience
Vous ne pouvez
Vous refuſer
A l'alliance
Qu'on vient
De propoſer.
Ah ! M. Tue,
Que cette vue...

MARGARITA.
Quoi ! vous héſiteriez,
Vous douteriez,
Vous refuſeriez
Leurs amitiés ?
Et quoique barbon,
Vous dites non ?
Vous perdez donc le ſens ?
Sans
Nul reſſentiment
Pour le moment,
Je les marierois,
Et j'unirois,
Avec cet amant,
Qui lui plaît tant ;
Un Tendron ſi charmant.

DORVAL, *prend Liſe par un bras*
Ah ! c'en eſt trop : rentrons.

M. TUE, *par l'autre bras.*
Non, non.

LE COMMISSAIRE.
Meſſieurs, point de violence. Monſieur Tue, je vous con-

ſeille d'y conſentir de bonne grace, ou je vais à l'inſtant m'y prendre de façon à l'ôter de vos mains.

M. TUE.

De mes mains, de mes mains ? moi ſon Tuteur !

LE COMMISSAIRE.

Aprenez que la ſageſſe des loix a prévu la violence des Tuteurs, & a pourvu à la défenſe des Pupilles.

M. TUE.

Je le ſçais.

LE COMMISSAIRE.

Et ſongez que votre conduite va vous deshonorer.

MARGARITA.

Sans doute, ſans doute, va vous deshonorer.

M. TUE.

Ah ! maudite coquine : j'enrage. (*à part.*) Faut-il que j'y conſente ? Je ſuis ſur les épines, cela va s'ébruiter. Ah ! je n'en reviens pas.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, décidez-vous.

DORVAL.

Voyez à l'inſtant, ou je vous aſſure....

LISE.

Mon cher Tuteur.

MARGARITA.

Allons, il y conſent : il eſt trop heureux.

M. TUE.

Je le veux bien : mais je veux étrangler cette coquine.

MARGARITA.

N'y venez pas, ou je vais vous arracher les yeux.

M. TUE.

Ah ! ſi je n'avois pas été trahi !

DORVAL.

Non, vous ne l'avez pas été. Reconnoiſſez en moi ce Captif qui vous....

M. TUE.

Quoi ! ce....

Oui. DORVAL.

VAUDEVILLE.

MARGARITA, *en rendant le recueil.*

Vous qui croyez que des tendres eſclandres,
Un régiſtre peut être l'écueil ;
Ah ! croyez-moi, brûlez votre Recueil,
Et faites-en, faites-en des cendres.

Contre un ſexe enchanteur
Et flatteur
Dont les charmes,
Dont les armes
Sont sûrs de leurs coups;
Vainement on ſubtiliſe;
On ne s'aviſe
Jamais de tout.

LE COMMISSAIRE.

Je ſuis certain que dans notre jeune âge,
Des barbons furent dupés par nous:
Leur tour viendra; laiſſons, en filant doux,
Imiter nos premiers tours de Page.
Contre un âge trop vif,
Trop actif.

M. TUE.

Je ne ſçais rien de ſi ſot, de ſi bête;
Que confier ſon honneur à quelqu'un.
Avois-je alors un grain de ſens commun?
Sans doute j'avois perdu la tête.
Oui, moi ſeul je ſçaurois
Je pourrois,
Par adreſſe,
Par fineſſe,
Vous pouſſer à bout.
C'eſt ſottiſe, c'eſt ſottiſe;
Ah! qu'on s'aviſe
Fort bien de tout.

LISE.

Du Dieu d'Amour je bravois les atteintes;
Je craignois de prononcer ſon nom:
Je diſois oui, mais l'Amour diſoit non.
Je vous vois, adieu toutes mes craintes.
Contre un Amant flatteur,
Enchanteur,
Dont les charmes, &c.

DORVAL.

Liſe, mon cœur a peu d'expérience;
Mais aprens ce que dicte mon cœur.
C'eſt mon amour qui fera ton bonheur?
C'eſt le tien qui fait ma confiance.
En faiſant ton bonheur,
Mon honneur
Peut-il craindre,
Et ſe plaindre?

Le nœud le plus doux
Doit bannir toute ſurpriſe.
Ah ! je m'aviſe
Fort bien de tout.

LE COMMISSAIRE.

De tout Auteur l'intention eſt bonne ;
Il ne veut qu'enchanter le Public :
Que l'enchanter, Meſſieurs, c'eſt-là le hic.
Il faut toujours qu'on lui pardonne.
C'eſt le plan mal conçu,
Mal tiſſu,
Où l'intrigue
Qui fatigue
Le ſtyle ou le goût :
Vainement l'Auteur s'épuiſe.
Il ne s'aviſe
Jamais de tout.

Couplets chantés devant LEURS MAJESTÉS, *à la place du Couplet précédent.*

LE PORTE-FAIX.

Ecoutez-moi, je ne ſuis qu'un bon homme :
Mais ſouvent mon grand-pere m'a dit
Qu'homme trop fin perd toujours ſon crédit,
Soit qu'il vive à Paris, même à Rome.
Rafiner, finaſſer,
Tracaſſer,
Sot uſage,
Très-peu ſage,
On manque ſon coup :
C'eſt à tort qu'on ſubtiliſe ;
On ne s'aviſe
Jamais de tout.

LA REVENDEUSE.

Loin du grand ton qu'affecte le lyrique,
Nous donnons un ſpectacle étranger ;
Mais nos deſirs ont caché le danger
De donner un Opéra comique.
Quand l'objet
Ennoblit le ſujet,
Quand le zèle
Nous apelle
Et guide le goût ;
Quand l'eſprit dans le cœur puiſe ;
Ah ! qu'il s'aviſe
Aiſément de tout.

FIN.